

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 14 (1869)
Heft: 9

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

corvées et qu'en outre j'étais blessé, il me répondit qu'il n'y avait plus de grades, que nous étions tous prisonniers. Je me plaignis à l'officier mexicain de garde qui le força à nettoyer la chambre et à respecter les gradés. Un autre soldat nommé Debäker, belge de naissance, ayant probablement peur d'être pendu, sollicita la *faveur* de prendre du service chez les libéraux. Il fut accepté. Quelques jours plus tard il se trouvait en faction à la porte de notre prison. Les prisonniers ne lui épargnèrent pas l'épithète de *lâche* et voulaient le lapider ; il se plaignit aux officiers qui nous défendirent formellement de l'insulter.

Dans les premiers jours d'avril nous arrivions au petit village de Santa-Rosa. Les habitants nous reçurent parfaitement bien. Les blessés eurent du thé, du lait, des sucreries que les femmes apportaient elles-mêmes à l'hôpital. Un compatriote, M. Laval, quoique pauvre, donna beaucoup de linge et paya tous les médicaments. Aidé par un docteur américain, son ami, il soigna réellement les blessés. Il s'occupa aussi des autres prisonniers ; voyant leur misère il donna du tabac, du pain et des effets à ceux qui en avaient le plus besoin. En un mot, pendant le mois que nous passâmes à Santa-Rosa, M. Laval fut notre providence. Les libéraux le remercièrent de tant de bonté en lui volant au moment du départ le peu de marchandises qui restaient dans son magasin.

Quelques jours après notre arrivée à Santa-Rosa les libéraux fêtèrent une prétendue victoire remportée par leur général Escobedo sur le commandant de la Hayrie⁽¹⁾ ; d'après leur dire ce dernier avait été tué, ce qui nous attrista beaucoup ; nous le connaissions tous, il avait été notre chef avant le commandant de Brian. Les libéraux connaissaient parfaitement les officiers français auxquels ils ont à faire. M. de la Hayrie jouit chez eux d'une très haute considération. Ils se rappellent avec peine quelques tours qu'il leur a joués, entr'autres le 25 novembre 1865 à Monterey où, à la tête de 150 hommes seulement, eux étant plus de 2000, il est parvenu à leur faire assez peur pour les empêcher de prendre la somme exorbitante dont ils avaient imposé la ville. Ils le redoutent et l'estiment ; ils nous assuraient que, s'ils l'avaient comme prisonnier, ils le traiteraient avec la considération qui était due, selon leur expression, à un homme aussi vaillant.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE.

Par circulaire du 29 avril le Département militaire fédéral annonce que le prix des nouveaux règlements d'exercice pour l'infanterie a été fixé à 20 cent. l'exemplaire.

Un volume destiné, sans nul doute, à faire sensation dans le monde militaire, vient de nous parvenir. C'est un nouveau livre du major belge van de Welde intitulé *Guerre de 1866* ⁽²⁾. Ce travail historique, accompagné de trois planches,

(1) M. de la Hayrie commandait alors le 3^e bataillon de la légion étrangère.

(2) Librairies Merzbach à Bruxelles et Tanera à Paris, 1 vol. gr. in-8^o.

raconte à grands traits la célèbre et courte campagne de 1866, en suivant les meilleures et récentes sources. Mais son mérite spécial se trouve dans trois chapitres d'une critique frappée au coin de la plus grande sûreté et indépendance de jugement, chapitres que nous ferons prochainement connaître plus en détail à nos lecteurs.

Une autre publication fort attrayante vient de paraître chez Dentu, à Paris, sous ce titre : *Souvenirs de voyage. Visite à quelques champs de bataille de la vallée du Rhin*. On nous assure que ce joli volume, plus grave de fond que son petit format de chemin de fer ne l'indique, est dû à la plume du duc de Chartres, fils cadet de feu le duc d'Orléans, jeune et brillant officier d'état-major qui a déjà eu l'occasion de faire ses preuves dans les campagnes d'Italie en 1859 et d'Amérique en 1862. Ses débuts comme écrivain militaire ne sont point indignes de ceux de l'officier en campagne. On y trouve des qualités solides et agréables, nous dirions presque des qualités de famille, car ce livre a un cachet analogue à celui des remarquables opuscules du prince de Joinville et du duc d'Aumale que nous signalions naguère ; il se distingue aussi par une narration facile, de l'esprit d'à propos, des connaissances historiques étendues et des vues constamment élevées et libérales.

En outre le sujet de ces *Souvenirs de voyage* ne manquera pas d'un certain intérêt d'actualité pour les esprits prévoyants et réfléchis. La rivalité de plus en plus ardente qui se développe entre la France et la Prusse, depuis la bataille de Sadowa, fait à chaque instant porter d'inquiets regards sur cette belle vallée du Rhin, tant de fois arrosée déjà de sang français et allemand, et où l'on peut sans cesse craindre, depuis les surprises terribles de 1866, de voir surgir un subit et gigantesque champ de carnage.

En attendant, l'auteur a descendu calmement le grand fleuve depuis la Suisse à la mer du Nord et, chemin faisant, invoquant les souvenirs de vingt guerres, il a esquissé tour à tour les principaux traits des campagnes connues de Masséna, de Moreau et de Jourdan contre l'archiduc Charles ; de Condé et Turenne contre Marcy et Montecucully ; puis celles de Kléber, de Hoche, autour de Mayence et Coblenz ; de Pichegru, de la Hollande, c'est-à-dire les plus marquantes campagnes de la République et du grand roi. De sûres indications de géographie militaire et de topographie éclairent le récit, qui eût encore gagné toutefois à être accompagné au moins d'une carte générale.

En somme, il reste de cette lecture, à côté d'un charme réel, un profit marquant d'instruction pour tout militaire soucieux des problèmes en suspens dans les présentes et trop fatales éventualités.

Qu'on nous permette de justifier nos assertions en citant textuellement la conclusion de l'auteur qui résume l'esprit du volume :

Au moment où nous fermons le carnet de voyage d'où nous avons extrait les notes qui précèdent, qu'on nous permette de résumer les souvenirs que nous avons pu recueillir, et les idées que leur ensemble fait naître dans notre esprit.

Si l'on jette les yeux sur la carte pour embrasser d'un seul coup d'œil cette grande vallée du Rhin, il est facile de reconnaître qu'elle a été, qu'elle est, et qu'elle sera toujours, la principale ligne de défense de la France.

C'est le Rhin qui, lorsque la neutralité de la Suisse avait été violée par une agression injuste, a servi à Masséna de ligne stratégique : Masséna défendait à

Zurich le sol de la patrie, et nul doute que, s'il eût été vaincu, l'ennemi d'alors n'eût agi comme Schwartzenberg en 1814, et pénétré en France par Bâle, et par la trouée qui est entre le Jura et les Vosges, au sud du Ballon d'Alsace. Notre frontière est vulnérable près de Bâle ; mais, en même temps, Huningue, à la porte de Bâle, est un centre d'offensive menaçant pour nos adversaires. On peut de là, comme Moreau l'a prouvé en 1800, tourner au sud des Montagnes-Noires, et pénétrer au cœur de l'Allemagne, en arrière d'Ulm, sans rencontrer de grands obstacles naturels.

De Bâle à la Lauter, le Rhin, avec les Vosges et avec nos nombreuses places fortes, a toujours été pour l'ennemi un obstacle insurmontable, tandis que la configuration du sol sur la rive droite, et sa division en zones de peu d'étendue, encaissées dans des ramifications des Montagnes-Noires, nous ont offert de grands avantages pour l'offensive. C'est ce que montrent, et la campagne de Moreau, en 1796, dans laquelle, exécutant le plan conçu par Turenne en 1675, il déboucha, à travers la Forêt Noire, dans les vallées du Neckar et du Danube ; et la marche du duc d'Enghien, en 1644, pour investir Philippsbourg et pour occuper Mayence.

Si le Rhin, là où il nous sert de frontière, a plus d'avantages militaires pour nous que pour nos adversaires, il s'ensuit que ceux-ci préféreront toujours essayer de porter ailleurs leurs coups. C'est donc surtout dans la partie de son cours qui est au nord de la Lauter, que le fleuve a vu et pourra voir de grandes luttes entre eux et nous. Ce n'est plus notre ligne de défense immédiate, mais c'est la ligne stratégique de nos adversaires, et nous avons toujours dû nous efforcer de l'enlever pour la transformer en ligne de défense. De là l'importance des vallées qui, de notre frontière, se dirigent vers le Rhin, et des points où les rivières qui les arrosent se jettent dans le fleuve : tels sont Mayence, Bacharach, à l'embouchure de la Nahe, Coblenze et Neuwied, à celle de la Moselle.

Mayence, si proche de notre frontière, à cheval à la fois sur le Rhin et sur le Mein, maîtresse enfin d'un vaste réseau de chemin de fer, est et restera la véritable clef du grand fleuve. Pour arriver à Mayence, bien des routes diverses se présentent à nos armées, soit qu'elles traversent le Rhin près de Strasbourg et descendent sa rive droite, comme Pichegru aurait pu le faire en 1795 ; soit qu'elles suivent la rive gauche et enlèvent successivement les lignes de la Lauter, de la Queich et du Speyervach, comme Custine le fit en 1792 ; comme Hoche entreprit de le faire en 1793 ; soit enfin qu'elles remontent la vallée de la Moselle à travers les montagnes du Hundsruck, comme Moreau le tenta en 1795. Mais Coblenze, avec ses fortifications, qui ont été tellement augmentées, est là pour rendre cette dernière opération très difficile, sinon impossible. Après Coblenze vient Cologne, autre grande place d'armes, mais déjà bien éloignée de notre territoire. Au-dessous de Cologne, le Rhin n'a plus pour nous qu'une importance secondaire.

On a pu remarquer, en suivant cette étude, que les nécessités stratégiques qui naissent de la disposition du sol, ont quelque chose d'immuable ; personne toutefois n'ignore que, depuis le commencement de ce siècle, des changements de diverse nature ont modifié en bien des points la géographie militaire de la vallée du Rhin : je veux parler des grandes voies de communication qui y conduisent aujourd'hui, du système des places qui y ont été élevées, de la distribution nouvelle des peuples qui l'habitent, et, par suite, des diverses armées.

Les lignes de communication, qui, soit pour les mouvements des troupes, soit pour l'approvisionnement des immenses réunions d'hommes composant les armées modernes, tiennent une si grande place à la guerre, ne sont plus les mêmes, depuis la construction des belles routes dues à Napoléon, et surtout depuis l'établissement, plus récent, des chemins de fer. La campagne d'Italie en 1859, la longue lutte des Etats-Unis de 1860 à 1865, et enfin la guerre si rapide et si décisive de 1866, ont fourni de nombreuses preuves du parti que les armées peuvent tirer de ce nouveau mode de transport. En examinant le réseau des chemins de fer de la vallée du Rhin, on voit d'abord deux grandes lignes, qui, presque sans interruption (1), et, pour ainsi dire, sans s'éloigner (2) du fleuve, suivent ses deux

(1) Il n'y a point d'interruption, sur la rive droite, que depuis Ehrenbreitstein (en face de Coblenze) ; sur la rive gauche, il n'y en a pas.

(2) La ligne de la rive droite s'éloigne du fleuve principalement à Fribourg, à Heidelberg et à Darmstadt. Celle de la rive gauche s'en éloigne d'abord en Suisse, où elle passe par Winterthur, Zurich, Aarau et Olten ; puis en France, à Mulhouse, Schelestadt, Haguenau et Wissembourg ; dans le Palatinat, à Landau et à Neustadt ; enfin, dans le nord des provinces rhénanes, durant le parcours de Crefelt à Clèves.

rives, depuis le lac de Constance jusqu'à Nimègue ⁽¹⁾, près de l'endroit où le Rhin se divise. Ces deux lignes principales communiquent entre elles par neuf grands ponts, qui, tous capables de porter des convois, seraient d'une immense ressource pour des armées ; à deux endroits seulement, à Maxau et à Rheinhausen, les trains passent sur des ponts de bateaux. Deux de ces ponts, à Schaffhouse et à Waldshut, communiquent avec la Suisse ; un, à Stasbourg, relie la France au grand-duché de Bade ; deux, à Maxau et à Manheim, conduisent à la Bavière rhénane ; celui de Mayence peut être considéré comme prussien ; et les autres, situés à Coblenche, à Cologne, à Rheinhausen (près de Duisburg), et à Gruythuisen (près de Clèves), unissent les deux rives prussiennes. Mais ces lignes principales, parfaitement reliées ensemble, comme on le voit, et dont les points de passage sont défendus militairement, sauf ceux de Maxau et de Manheim, ne seraient peut-être pas les voies ferrées les plus importantes pour deux armées qui combattraient dans la vallée du Rhin. Le premier rôle appartiendrait aux lignes perpendiculaires qui pourraient, soit en quelques jours amener sur le fleuve des troupes venant des camps les plus éloignés, soit y apporter, à chaque instant, les ressources en vivres et en munitions de toutes les contrées belligérantes. Ces lignes longent généralement les principaux affluents du Rhin : ce sont, sur la rive droite, les lignes du lac de Constance ⁽²⁾, celles de la Kintzig ⁽³⁾, de Pforzheim, et du Neckar, qui se lient aux deux réseaux du sud de la Bavière ; puis celles d'Aschaffembourg, de Francfort, de la Lahn et de la Sieg, qui aboutissent dans l'ancien électorat de Hesse-Cassel, et se relie, par son réseau, à ceux de la Thuringe et de la Saxe ; enfin, celles qui, des environs de Dusseldorf et de Duisburg, conduisent à Minden, Hanovre et Berlin, et font partie de tout le système des chemins du nord de l'Allemagne. Sur la rive gauche, on trouve d'abord les lignes suisses, qui, à cause des montagnes, ne s'étendent pas loin ; en France, deux lignes, celle de Mulhouse, par Belfort, et celle de Strasbourg par Saverne, relie le réseau du Rhin à toutes les lignes françaises ; dans le Palatinat, une ligne traverse les montagnes et vient de Saarbruck, par Kayerslautern, aux environs de Spire ; de Saarbruck, une autre conduit encore à la vallée de la Nahe et débouche à Bingen ; enfin, Cologne, Dusseldorf et Crefelt, sont réunis, par trois lignes distinctes, à tout le réseau de la Belgique et du nord de la France. Il est aisé de voir, en jetant un coup d'œil sur la carte, que les points de concentration du réseau français sont Mulhouse, Strasbourg et Metz, tandis que ceux du réseau allemand sont Heidelberg, Mayence, Coblenche et Cologne ; mais il semble encore que Mayence l'emporte sur les trois autres villes par l'importance stratégique de son propre réseau.

Nous avons eu l'occasion de nommer, dans le cours de ce travail, presque toutes les places fortes de la vallée du Rhin, tant anciennes que modernes. Assurément les changements qui surviennent tous les jours dans l'art de la guerre peuvent de plus en plus modifier la valeur de chacune de ces places ; cependant, comme Mayence est encore aujourd'hui, nous l'avons déjà dit, la véritable clef du Rhin, la possession de cette ville offre des avantages assez considérables pour être le principal but d'une campagne. Les vastes camps retranchés, qui, comme Coblenche et Cologne, commandent à la fois et les passages des fleuves, et les centres des chemins de fer, continueront d'avoir une grande importance. Enfin les moindres places, comme Landau, Germersheim et Rastadt, devront toujours être prises en grande considération, parce que, à cheval sur les chemins de fer, elles peuvent en entraver l'usage.

Si l'on voulait s'étendre sur les innovations apportées dans la conduite de la guerre, on pourrait aller chercher des exemples dans la dernière lutte aux États-Unis, et là en trouver deux qui sont assez nouveaux en Europe : c'est d'abord la navigation des fleuves ouverte aux canonnières par la vapeur, qui a permis à la marine de prendre une large part au gain des batailles livrées dans le centre du continent américain ; c'est ensuite le nouvel emploi d'une arme que l'on dénigre beaucoup aujourd'hui, mais qui est de force à résister à toutes ces critiques : nous voulons parler de la cavalerie, et des grandes expéditions qu'elle a exécutées aux États-Unis, tournant autour des armées ennemies, s'emparant de leurs magasins,

(1) En outre, chacune des extrémités du Rhin, en Suisse de Coire au lac de Constance ; en Hollande de Nimègue à la mer, est longée par un chemin de fer.

(2) Elles aboutissent à Lindau et à Friederishafen.

(3) Celle de la Kintzig, passe à Hausach et à Donaueschingen, mais ne sera terminée qu'en 1870.

coupant leurs communications, détruisant leurs chemins de fer, brûlant leurs ponts, et causant souvent de ces paniques dont les armées les plus aguerries ne sont pas toujours exemptes. Il est toutefois indispensable d'ajouter, que, si ces deux moyens de guerre peuvent être utiles en Europe, leur application était très facilitée en Amérique, par la grandeur et le nombre des fleuves navigables, et par l'immense étendue des pays peu habités dans lesquels opéraient les armées.

Un dernier point digne d'attention, c'est que la géographie politique a eu également ses modifications, au point de vue militaire. Ce sujet pourrait être développé ; mais pour donner en deux mots le bilan, à ce point de vue, des changements survenus chez nos voisins depuis 1815, on trouve : à notre actif, la neutralité de la Belgique, œuvre du gouvernement de Juillet, et la neutralité du Luxembourg, déclarée en 1866, à la demande du gouvernement actuel ; à notre passif, les changements accomplis dans l'Allemagne, qui, auparavant faible et désunie, fournissait plus de trente armées différentes, dont la plupart avaient besoin d'un long espace de temps pour prendre le pied de guerre (l'été de 1859 en fournit une preuve évidente), et qui voit aujourd'hui plus de la moitié de ses habitants se grouper autour d'un peuple essentiellement guerrier, et prompt à se mettre tout entier sous les armes.

Malgré le désir que la Prusse agrandie témoigne de conserver la paix, malgré les dispositions semblables de la France, une lutte, dont la vallée du Rhin serait le théâtre, est malheureusement encore possible, et les progrès de la civilisation n'ont pas jusqu'à présent réussi à supprimer à jamais les guerres qui peuvent naître des divers incidents de la vie des peuples. Lors donc qu'après avoir entrepris un voyage pour rechercher le souvenir des exploits de ses ancêtres, on vient à penser que, peut-être un jour sur les mêmes champs de bataille, se décidera de nouveau le sort de la patrie, on est tenté de répéter le beau vers de Musset :

Où le père a passé passera bien l'enfant,

et l'on comprend bien ces mouvements d'enthousiasme qui, dans les moments de crise, saisissent les jeunes cœurs, et font partir pour la frontière tous les Français sans distinction d'âge, de rang, ni d'opinion. Nous pouvons d'ailleurs envisager les chances d'une guerre à laquelle nous serions mêlés, avec sang-froid, et avec une pleine sécurité pour l'honneur de nos armes, car la France doit à juste titre être fière de ses soldats, qui se sont formés aux rudes écoles des guerres d'Afrique, de Chine et du Mexique, et ont glorieusement porté son drapeau en Crimée et en Italie.

Hâtons-nous de dire que nous n'en sommes pas là, et que cette étude de la vallée du Rhin n'est nullement une étude de circonstance. Rien ne fait prévoir, comme inévitable, la chance d'un conflit européen. Une guerre de souverains à souverains, c'est-à-dire voulue des souverains seuls, devient de moins en moins probable ; il n'est pas admissible qu'un grand pays soit lancé dans une pareille aventure par un calcul de politique personnelle. Reste la guerre nationale, la seule que l'on puisse comprendre, celle qui éclate quand les développements distincts de deux peuples voisins se nuisent réciproquement, et que leurs intérêts deviennent inconciliables. Mais est-il nécessaire que cette triste éventualité se réalise entre la Prusse et la France ? La première ne peut-elle donc pas se contenter des immenses progrès qu'elle vient d'accomplir depuis deux ans ? et la France ne doit-elle pas chercher à obtenir par d'autres moyens que par les armes cette influence prépondérante dans toutes les affaires européennes, que paraissent lui assurer, non-seulement sa forme compacte, l'union de toutes ses parties, sa situation géographique, mais aussi la supériorité intellectuelle que l'Europe lui a si longtemps reconnue, et la puissance de ses idées ? Ce n'est pas uniquement par ses victoires que la France a tenu le premier rang. Elle était plus grande en 1789, lorsqu'elle proclamait de nouveaux principes sur le continent, qu'en 1810, lorsque Napoléon lui avait donné des frontières qu'elle ne pouvait pas garder. Les principes posés par la France en 1789 sont maintenant reconnus par toutes les nations ; mais l'Europe n'a pas fini son œuvre de rénovation. Il y a loin des principes à la pratique : c'est en franchissant cette distance, en montrant à l'Europe notre rénovation sociale enfin rétablie sur les plus larges bases de la liberté, que notre patrie peut lui donner le plus grand exemple, et reprendre cet ascendant moral qui appartient à son génie. Il faut que ce soit aujourd'hui sa principale ambition.

Les voyageurs français qui viennent d'accomplir ce pèlerinage militaire des bords du Rhin éprouvent un grand charme à en rapporter les souvenirs dans leur patrie, dont, à chaque pas qu'ils ont fait, ils ont retrouvé la gloire. Il en est pourtant qui,

après avoir longé, en la parcourant dans ses détours, la frontière française, ne sont pas libres de la franchir : les réminiscences des premières années leur retracent seules l'aspect du pays natal, qu'il ne leur est pas permis de revoir ; et l'on doit pardonner à celui qui écrit ces lignes le regard d'envie dont il suivait ses compagnons de voyage, qui, plus heureux que lui, remettaient le pied sur le sol de la France.



NÉCROLOGIE.

Le 3 mai est mort à La Chaux-de-Fonds, où il s'était fait transporter près de son médecin, le major fédéral d'artillerie Alcide Droz, de Renan, après une maladie douloureuse et prolongée. Agé de 38 ans, le major Droz avait toujours fait preuve de zèle, d'activité et d'intelligence dans les divers services auxquels il participa et il s'y était acquis l'amitié de tous ses camarades et de ses chefs. Non moins estimé comme citoyen, il représentait son cercle au Grand Conseil de son Canton. C'est une nouvelle et sensible perte pour l'état-major fédéral ainsi que pour le canton de Berne.

Un second et triste deuil frappe encore le Jura bernois dans la personne de M. Mottet, major-instructeur d'infanterie, mort subitement à Berne il y a quelques jours. Le major Mottet, bien connu comme l'un des meilleurs instructeurs d'infanterie de la Suisse, était un type de parfait et vigoureux troupière ; toujours plein d'entrain dans ses fonctions qu'il remplissait avec la plus grande aisance, sa mort laissera une regrettable lacune et son souvenir se maintiendra parmi les nombreux amis qu'il comptait dans l'armée fédérale.

Un autre récent décès d'un militaire marquant est celui de l'ancien colonel fédéral A'Bundi, des Grisons, retiré de tout service actif depuis une douzaine d'années, mais officier supérieur fort distingué en son temps, soit dans divers corps étrangers, soit en Suisse. Brigadier dans la division Rilliet pendant la guerre du Sonderbund, il a laissé parmi nos bataillons de la Suisse française des souvenirs de campagne qui font encore le sujet de maintes anecdotes et dont la grande originalité ne détruit pas le mérite. Vaillant soldat, sévère de discipline, dur dans le service, mais non moins pour lui-même que pour les autres, donnant l'exemple de toutes les fatigues et de toutes les privations, brillant manœuvrier sur le terrain, affichant en revanche un trop profond dédain des *paperasses* et de la tenue réglementaire, couchant souvent aux côtés de son cheval chéri — le même, disait-il, qui avait fait les délices du bois de Boulogne en 1830 — excellent cœur et honorable caractère du reste, tel était le brave qui vient de s'éteindre à Coire dans sa 76^me année.

Soldat de l'empire, il avait fait les campagnes d'Espagne et de Russie ; il commandait un bataillon suisse à la révolution de Juillet, et son dernier service actif fut le commandement du 2^e régiment anglo-suisse pendant la guerre de Crimée.

